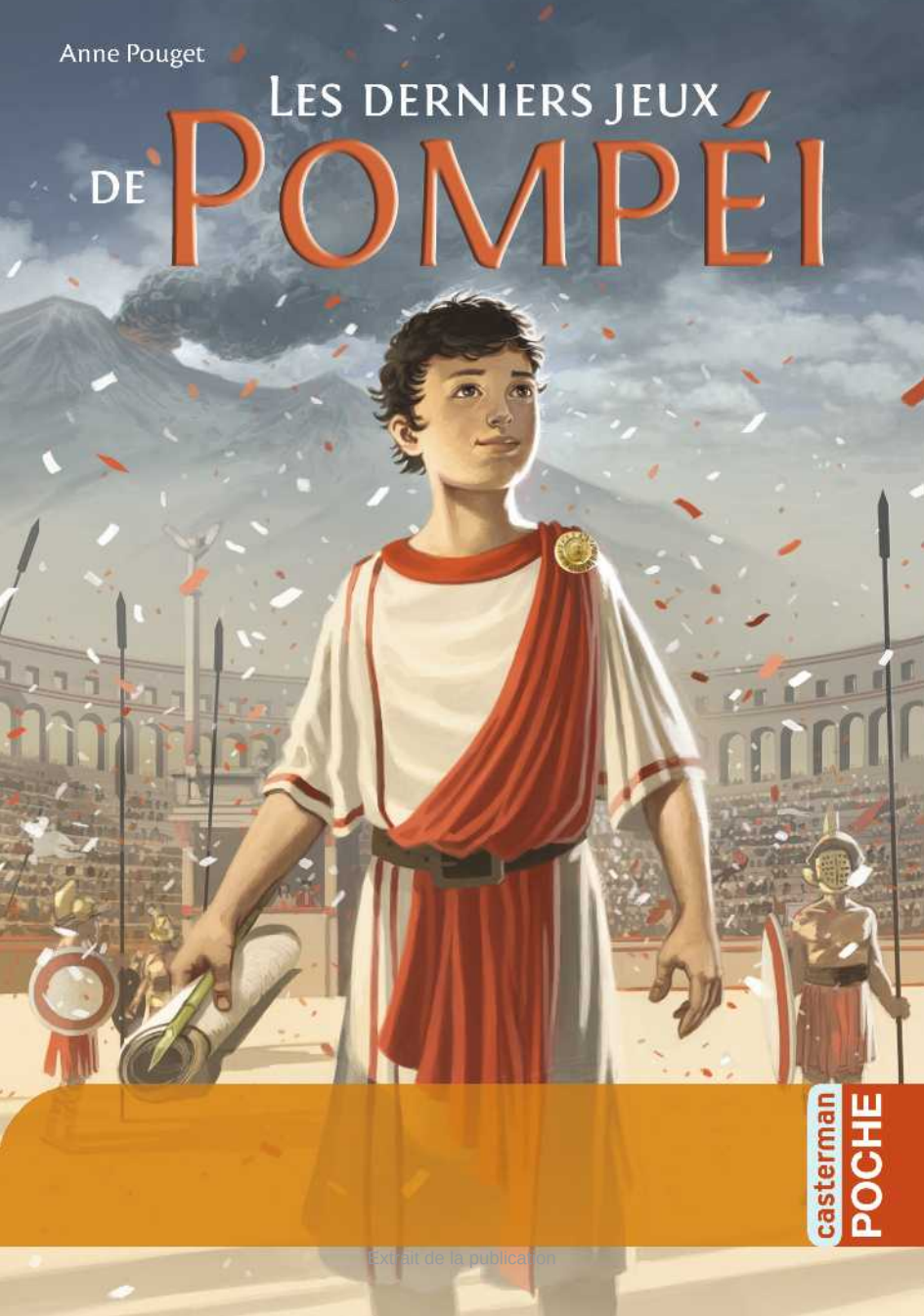
Anne Pouget

Les derniers jeux de Pompéi



casterman POCHE

Extrait de la publication

Les derniers jeux de Pompéi

À l'approche des grands jeux du cirque, la cité est en effervescence. Toute cette agitation semble d'ailleurs monter à la tête de Beryllus : le dieu des Enfers lui aurait prédit que Pompéi serait bientôt détruite par le Vésuve ! Son récit fait rire la ville entière : que pourrait-on craindre de cette belle montagne qui surplombe la ville ?

Une plongée inoubliable au cœur de la cité romaine

illustration Yann Tisseron

aventure | policier | comme la vie | humour | science-fiction | épopée & légende | **historique** | fantastique

dès 12 ans

www.casterman.com

Les derniers jeux de Pompéi

www.casterman.com

ISBN 978-2-203-07773-7
L.10EJDN001259.N001

© Casterman 2011, 2013 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en mars 2013, en Espagne. Dépôt légal : mai 2013 ; D.2013/0053/290

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Anne Pouget

LES DERNIERS JEUX DE POMPÉI

casterman POCHE

I. *Pompéi*

9e année du règne de Vespasien
Calendes de mai, an 78

Comme chaque matin, le bébé de la maison mitoyenne réveilla Lucius. Agacé par les cris stridents du nouveau-né, que rien ne semblait vouloir calmer, il pesta :

— Par Jupiter ! Quand ta mère va-t-elle se décider à s'occuper de toi ?

Son frère, sur lequel il venait de poser le regard, grogna dans son sommeil :

— Moi, si j'ai des enfants, je les veux tous muets !

Lucius sourit à la remarque : bien que son aîné de quatre ans, Beryllus était simple d'esprit… Pas méchant, non, mais il réfléchissait comme un enfant de sept ans.

Couchés sur le dos, les yeux vissés au plafond, ils écoutèrent les premiers bruits de la rue : Bello-Bello, l'âne du boulanger, poussait ses braiments convulsifs ; çà et là, les coqs, auxquels les aboiements des chiens

Extrait de la publication

faisaient écho, s'évertuaient à réveiller les Pompéiens, tandis que, par intervalles, oies, poules ou canards y ajoutaient leurs caquetages ou cancans.

Comme chaque matin, les deux frères attendirent que Papiria frappât le pied de l'échelle à l'aide de son bâton pour marquer le début de la journée de travail. Lorsqu'elle le fit, tous les commis s'extirpèrent des différentes soupentes, le cheveu en bataille, la tunique froissée, les paupières fripées.

Après s'être débarbouillés, ils s'installèrent un à un sur des bancs et dévorèrent des fouaces[1] arrosées d'huile d'olive et recouvertes de fromage de chèvre, se passant la cruche de lait. Le ciel, au-dessus de leurs têtes, était rose et encore nimbé des brumes matinales.

Peu à peu les dernières bribes de sommeil s'estompèrent et les voix commencèrent à s'affirmer : la foulonnerie[2] s'éveillait. Lorsque Stephanus, le maître des lieux, apparut sur le seuil de son officine privée un gobelet à la main, les commis comprirent qu'il était temps pour eux de se mettre au travail.

Lentement, chacun se leva et alla s'atteler à sa tâche : les commis foulaient le linge dans les bacs remplis

1. Petits pains de froment cuits au four à bois, que l'on garnit de fromage de chèvre, de miel, d'épices, selon la saison ou la fête, et qui peuvent être salés ou sucrés.
2. Blanchisserie.

d'urines puis les passaient à Papiria, qui le jetait dans un bassin rempli d'eau chaude et de soude, y ajoutait de la craie en poudre puis le battait pour en infiltrer la trame ; d'autres ouvriers prenaient le relais, rinçant et essorant le linge avant de le mettre à sécher sur la terrasse ; Lullo, quant à lui, soumettait les tissus destinés aux autels à un soufrage pour les rendre encore plus éclatants, les suspendant sur une cage d'osier placée au-dessus d'une chaudière allumée. Puis, inlassablement et dans une touffeur infernale, Cissa, la vieille repasseuse, œuvrait avec sa presse pour rendre un linge impeccable à la clientèle.

Lucius prépara la carriole avec le tonnelet pour sa première collecte d'urines. Avant de quitter la foulonnerie, il lança à son frère, déjà plongé dans le bac où il piétinait le linge :

— Tiens-toi tranquille surtout, sinon gare à toi !

— S'il m'embête, je l'enroule dans un drap mouillé, ajouta Papiria à haute voix pour être entendue par l'intéressé, lequel baissa les yeux en faisant une moue bougonne.

Rassuré, Lucius pouvait commencer sa tournée.

Comme tous les matins, Verecundus, leur vis-à-vis, ouvrait son échoppe ; après avoir échangé quelques mots avec le drapier, Lucius passa son chemin.

Tirant sa mule, il se hâta de faire avancer son petit attelage en direction du forum. Ici ou là, les

commerçants ouvraient leurs officines en faisant glisser les battants de bois sur les rails creusés dans le sol, tandis que quelque fils de patricien, accompagné de l'esclave qui portait les affaires de son jeune maître, se rendait à l'école. Lucius appréciait ce moment de la journée où Pompéi s'éveillait dans la fraîcheur matinale, moment de grâce avant que la rue ne soit gorgée de monde et de cris…

Il remonta jusqu'à la boulangerie de Modestus, hésita puis entra, le cœur battant. Ça sentait bon le pain qui cuit doucement et s'étire en gonflant, qu'accentuait le fumet délicat des fouaces parfumées aux épices.

Julius Helenus, le maître d'école privé, faisait bataille aux garnements qui s'attroupaient autour des paniers regorgeant de gâteaux au miel ou aux figues, désireux de se faire servir rapidement.

L'arrivée de Lucius fut accueillie par les braiments de Bello-Bello, l'âne qui actionnait la grande meule ; des yeux, le collecteur d'urines chercha la douce silhouette d'Alba. Lorsqu'il reconnut la chevelure aux longues boucles cuivrées, son cœur en frémit de satisfaction. Chaque matin, cette vision lui procurait le même effet : l'impression de contempler le soleil après une longue journée de pluie. Occupée au pétrissage, lui tournant le dos, elle ne l'avait pas vu et bavardait avec une autre employée. Hésitant,

Lucius s'approcha des deux jeunes filles. Celle qui se tenait face à lui pouffa, souffla quelque chose à Alba, qui se retourna tout sourire.

— *Salve*, Lucius… Je suis heureuse de te voir !

— *Salvete*. Souhaites-tu me confier du linge ? Cela t'évitera de te déplacer…

Sans suspendre son geste, Alba lui adressa un regard reconnaissant.

— Oh, vraiment ! Que ferais-je sans toi ? Pour te remercier, repasse donc à l'heure du repas, nous partagerons quelques fouaces au miel !

Ravi et en coutumier des lieux, Lucius alla chercher le ballot de linge posé dans une petite réserve. Après avoir salué, et sous les rires joyeux des deux jeunes filles, il s'en fut le cœur léger.

Le travail du jeune Pompéien consistait à sillonner les rues pour collecter l'urine publique : aux thermes, aux latrines, mais également le long des murs, où elle était recueillie dans des amphores sans col, placées de lieu en lieu pour le confort des passants ; transvasé dans le tonnelet, puis rapporté à la foulonnerie, le précieux liquide était utilisé pour dégraisser et assouplir le linge à laver.

Lucius emprunta le lacis de venelles qui quadrillait les quartiers malfamés où s'alignaient tripots et tavernes. Renommé pour sa crasse et son bruit, on y voyait traîner la pire engeance dans ses rues pâteuses

de détritus. Ici, les amphores étaient souvent renversées à la suite d'une rixe, ou vides, les passants ivres préférant se soulager contre les murs ; de nombreux *graffiti* témoignaient de la colère des gargotiers : « Va faire tes besoins ailleurs… », « Va faire caca devant la maison de Laïus de ma part ! » L'odeur qui montait du sol, mêlée à celles de friture ou d'un *garum*[3] de mauvaise qualité, était infecte. Les tentures qui masquaient les entrées n'étaient que chiffons gras des mains qui les manipulaient, au point que d'aucuns en avaient oublié leur couleur d'origine.

Voulant éviter un attelage mal disposé, Lucius se retrouva en mauvaise posture, une roue de sa charrette coincée entre deux blocs de pavés mal fichés. Il tira sa mule, poussa le charreton alourdi par le tonnelet à moitié rempli, en vain. Le soleil, déjà, dardait ses rayons sur la cité et il était en nage, prêt à invoquer les dieux, lorsqu'une voix lui lança :

— Occupe-toi de tirer ta mule, je pousserai ta carriole !

Le jeune collecteur se retourna et, consterné, regarda la masse immense aux muscles d'airain qui se tenait près de lui. L'homme souleva la charrette sans difficulté et la remit sur le chemin. Lucius le remercia.

---

3. Principale sauce utilisée dans le monde romain, faite à base de poisson salé et fermenté, arrosé d'eau (l'équivalent du nuoc-mâm asiatique).

— Je ne t'ai jamais vu par ici, interrogea-t-il.

— En effet, j'arrive tout droit d'Ostie.

Un coup d'œil à la musculature sculpturale et Lucius ajouta :

— Ta force est impressionnante ! Serais-tu gladiateur ?

— Bien trouvé, mon garçon ! Et d'ailleurs je cherchais mon chemin.

— Suis-moi, je vais te conduire à la caserne… Et si tu m'aides, nous irons deux fois plus vite !

L'homme lâcha un rire tonitruant.

— Tu es un petit malin !… D'accord : tu t'occupes de ce côté-ci de la rue, moi de l'autre…

Ensemble, ils progressèrent tout en faisant connaissance.

— Tes parents seraient-ils foulons ?

Lucius hocha la tête.

— Non, ils sont morts…

Il fulmina contre un passant qui l'avait heurté au coude, lui faisant renverser une partie de sa précieuse amphore, puis poursuivit :

— Je suis né l'année du tremblement de terre. Ma mère, qui était près de me mettre au monde, se trouvait alors à Misène ; mon père et ma sœur Norelia, restés ici, ont trouvé la mort dans l'éboulement de notre maison. Mon frère aîné, Beryllus – *(Il s'arrêta pour préciser :)* mon frère est né avec un

Extrait de la publication

esprit simple –, qui avait encore fugué pour courir la campagne, a échappé à la mort.

— Mais… et ta mère, si elle n'était pas à Pompéi lors du drame ? demanda le gladiateur en ramassant une amphore d'urines, qu'il transvasa dans le tonnelet.

— Elle est morte en me donnant le jour. Ensuite, mon frère et moi avons été recueillis par Stephanus, le foulon pour lequel nous travaillons aujourd'hui. Mon frère piétine le linge, quand il ne fugue pas, et moi je suis collecteur d'urines. Voilà mon histoire…

Ils arrivèrent au croisement de la rue de l'Abondance et s'arrêtèrent à la fontaine publique pour s'abreuver. Un marchand ambulant, qui tambourinait sur les casseroles attachées par une corde et jetées par-dessus son épaule en criant ses boniments, fut pris à partie par des passants qui ne se discernaient plus dans ce vacarme assourdissant. Ajouté à cela les mendiants et leurs suppliques, les chars de marchandises, les cris des enfants ou les voix de leurs mères, on ne s'entendait plus penser.

Lorsqu'ils longèrent la rôtisserie d'Asselina, Lucius expliqua :

— Si tu as faim, mieux que les fouaces des marchands ambulants ou les tavernes crasseuses où je t'ai rencontré, tu viens ici : le comptoir de restauration d'Asselina est le plus réputé de Pompéi !

La patronne, qui servait des clients, releva la tête et répondit au signe de main de Lucius avant d'attarder un regard intéressé sur la montagne de muscles qui l'accompagnait.

Cheminant et bavardant, ils arrivèrent en vue du grand théâtre.

Lucius pointa son doigt vers le vaste portique situé derrière le mur de scène du théâtre que l'on avait transformé en caserne des gladiateurs après le tremblement de terre.

— Te voilà arrivé !

— Merci l'ami. Nos chemins se séparent-ils ici ?

Lucius rit :

— Tu me verras tous les jours…

— Ah oui : ta collecte de pipi !

Un rire complice et ils se saluèrent. Lucius s'était éloigné de quelques pas lorsque la voix tonitruante l'interpella :

— Au fait, collecteur, comment te nomme-t-on ?

— Lucius, et toi ?

— Mon nom d'arène est « Héraclès », car on me dit aussi fort que le héros de la Grèce antique ! Ça me va bien, non ?

Un sourire en guise de réponse et Lucius l'abandonna pour retourner à la foulonnerie.

Dans le bassin de l'entrée, Jenna et Neonia dégraissaient la laine. Un coup d'œil aux cuves de

foulage du fond de la cour fit perdre à Lucius tout son entrain.

— Où est encore passé Beryllus ?

La vieille Jenna se contenta de hausser les épaules.

Le jeune homme délaissa son charreton, gravit rapidement les marches menant à la terrasse tout en appelant son frère, passa entre les draps étendus, en vain.

Il s'adossa au balustre, balaya la cité d'un regard dépité sans savoir où le poser et soupira. Après avoir marmonné son agacement, il dévala l'escalier, apostropha un commis :

— Si Stephanus me demande, dis-lui que je suis allé chercher mon frère.

Le jeune homme se dirigea vers la sortie, laissa passer une litière richement ornée, tourna sur sa gauche en direction du forum, suivit un instant le vendeur de saucisses ambulant et aperçut enfin son aîné, qui écoutait tout ébahi les déclamations d'un poète. Il s'approcha de Beryllus et posa sa main sur son épaule. Surpris, le jeune fugitif tourna la tête dans sa direction.

— Par Jupiter, j'en ai assez de te courir après ! grogna Lucius.

Le ton rogue défit la belle humeur de son frère.

— Mais je voulais entendre les vers de Sorros !

Lucius ravala son exaspération.

— Viens, il faut qu'on retourne chez Stephanus… Et puis, ça va être l'heure du repas ; n'as-tu donc pas faim ?

Cette agréable perspective donna des ailes à Beryllus. Il se redressa d'un bond et, ensemble, les deux frères revinrent sur leurs pas…

À peine eurent-ils franchi la porte de la foulonnerie que Stephanus, en pleine conversation avec Trebius Valens, un notable de la cité, interpella Lucius. Que lui voulait-il ? Le maître était-il las des escapades de Beryllus ? Son frère s'était-il rendu coupable de quelque autre tort ? Après un regard interrogateur à Papiria qui ne trouva aucun écho, Lucius s'approcha. Trebius Valens souriait à pleines dents, augurant une nouvelle moins grave qu'il ne l'avait craint.

— Dis-moi : c'est toi, paraît-il, qui as peint l'enseigne de cette foulonnerie ?

Ce n'était que ça ! Soulagé, Lucius répondit par l'affirmative.

— Je ne te savais pas doué pour le dessin ! Où as-tu appris ?

— Nulle part ; c'est en moi depuis toujours sans que je sache l'expliquer.

L'homme rajusta le pan de la toge qui enveloppait son bras gauche, le prit par l'épaule, presque en aparté.

— J'aimerais te confier une tâche : comme tu le sais, nous approchons à grands pas des élections pour le renouvellement des magistratures municipales et je me porte candidat. Pour cela, j'aimerais organiser des jeux…

Lucius se demanda en quoi pouvait consister son rôle dans un tel projet mais n'eut pas à poser la question : emporté dans son désir d'offrir des jeux exceptionnels pour récolter quelques voix supplémentaires, Trebius Valens poursuivit, le regard perdu dans ses rêves de gloire :

— Un navire est en partance pour Ostie, qui va s'y approvisionner sur les marchés en animaux nécessaires aux chasses[4]. Toi, tu vas t'occuper de mes affiches et t'inspirer pour cela des décors : l'Afrique, la jungle… On lâchera les animaux dans l'arène et les chasseurs, armés de lances, de filets, de piques ou de poignards, viendront les affronter.

— Mais je ne connais rien à l'Afrique, moi ! objecta Lucius.

— Et les spectateurs ? crois-tu qu'ils y connaissent grand-chose ?

Stephanus ajouta, paternel :

---

4. Les chasses ou *venationes* : l'organisateur reconstituait un décor exotique dans l'arène, on y lâchait des animaux et des hommes armés, gladiateurs ou patriciens venaient les combattre et les tuer, comme au cours d'une vraie chasse.

— Ce travail supplémentaire t'assurerait un complément de gain… Il faut que tu penses à ton avenir et à celui de ton frère, que tu auras toute ta vie à charge.

Convaincu par les propos du foulon, Lucius finit par consentir. Au fond, il restait plusieurs mois avant les élections, il aurait le temps de voir…

L'affaire conclue, Trebius Valens lui donna une bourse :

— Voici cent sesterces pour sceller notre parole.

Puis il s'en fut, le sourire aux lèvres.

Lucius se retourna, balaya la cour d'un regard agacé.

— Pendant que tu parlais à Trebius, il a attrapé une fouace et un gâteau et a détalé comme un lièvre ! expliqua Lullo.

— Marre de ce frère ! ronchonna Lucius en attrapant à son tour une galette au miel avant de gagner la sortie.

Les bruits de la rue le happèrent. Il fendit un troupeau de chèvres, sauta sur un trottoir, prêt à se diriger vers leur ancienne maison, lorsqu'il aperçut Beryllus, bouche bée et regard lumineux, devant les jeux d'adresse d'un bateleur.

Il s'en approcha et attendit que le jongleur ait fini son acrobatie.

— Tu m'exaspères ! Viens maintenant.

Son frère se dégagea de l'empoigne.

— Non, je veux regarder, encore…

Lucius sortit sa bourse, la secoua discrètement à l'oreille de son aîné :

— Bon, eh bien, reste si tu veux ; moi je vais acheter quelques fouaces et rendre visite à Bello-Bello.

Beryllus lui accorda soudain toute son attention.

— Qui t'a donné tout cet argent ? C'est Bello-Bello ?

— As-tu déjà vu un âne compter des sesterces ?

Son frère lui emboîta le pas avec enthousiasme.

— Raconte ! Raconte ! Je veux savoir !

En chemin, Lucius lui rapporta la visite de Trebius Valens et le travail qu'il lui avait confié.

— Ils sont où les tigres ? Et les éléphants ? Il y aura aussi des chameaux ? On va les voir ?

— Mais non, ils ne sont pas encore à Pompéi ; un navire doit aller les chercher à Ostie !

— À Ostie ? Tu m'emmèneras, dis ?

Son frère le rabroua :

— Mais je ne vais pas à Ostie, je dois simplement m'occuper des décors.

— Tu m'emmèneras, dis ? Tu m'emmèneras ?

Ils étaient rendus devant la boulangerie de Modestus. Tandis que Beryllus se précipitait pour aller saluer Bello-Bello, son frère se dirigea vers le four à pain, surmonté d'une plaque annonçant en belles lettres rouges : *Hic habitat felicitas,* « C'est ici qu'habite le bonheur ». « Oui, songea Lucius lorsqu'il aperçut la belle Alba, c'est bien ici qu'il habite ! »

La jeune fille, qui faisait griller des bulbes d'asphodèle sous la cendre, fut assaillie par Beryllus.

— Tu sais que mon frère va chasser des lions en Afrique ?

La jeune fille rit de bon cœur ; vexé, le jeune garçon houspilla son cadet :

— Allez, raconte-lui et montre-lui la bourse remplie de sesterces ! Et puis n'oublie pas les gâteaux à la noisette !

Sans hésiter, Alba prit Beryllus par les épaules :

— Va voir avec Claudia pour tes douceurs…

Et, se tournant vers Lucius :

— Toi, pendant ce temps, viens et raconte-moi cette histoire de chasse aux lions…

Elle l'entraîna jusqu'au banc calé à l'ombre d'un figuier et s'installa à son côté, comme ils le faisaient chaque jour depuis leur plus tendre enfance. En proches qui se confiaient tous leurs secrets, ils bavardèrent ainsi jusqu'au retour de Beryllus ; à l'heure des thermes, les deux frères prirent congé.

Le crépuscule tombait avec douceur et noyait d'ombre la rue où se mêlaient encore les cris des enfants. Peu à peu les commerçants tiraient leurs devantures, fermaient leurs boutiques pour la nuit.

Dans la cour de la foulonnerie, les métiers s'étaient également tus. Les commis, assis près des cuves, bavardaient en partageant du pain trempé d'huile

Extrait de la publication

aromatisée et une salade de figues. Lucius confia son argent à Stephanus, qui le plaça dans leur amphore personnelle, marquée d'un « L B » pour « Lucius-Beryllus », puis rejoignit son frère, qui ne manqua pas de raconter aux autres comment Lucius allait partir chasser le lion dans la jungle africaine. Après le repas du soir, les deux frères gravirent l'escalier en bois menant à la soupente où ils dormaient. Si Beryllus sombra aussitôt dans un sommeil profond, Lucius vit décliner le soir jusqu'à la nuit totale, la tête emplie de ses nouveaux projets. Avec l'argent gagné ici ou là et grâce à ses économies, il espérait reconstruire leur maison familiale pour y installer son aîné, mais aussi la douce Alba si elle consentait à l'épouser…

Sa mule tenue par la bride, Lucius s'apprêtait à commencer sa tournée lorsque Beryllus, de sa cuve, l'apostropha :

— Tu m'emmènes voir les éléphants, dis ?

— Mais je ne fais que ma collecte, comme tous les matins ! Reste là et ne bouge pas sinon…

« Sinon quoi ? songea-t-il en s'éloignant ; que faire à un innocent d'esprit qui ne comprend pas le monde qui l'entoure ? »

De l'autre côté de la rue, le marchand de feutres frottait un *graffito* sur l'un de ses volets.

— *Salve*, Verecundus ! Que nous vaut ta tête de constipé ce matin ?

Pointant l'inscription sauvage, l'autre grogna :

— J'ignore quel est l'abruti qui est venu abîmer mon volet, mais que Jupiter le fulmine sur place, que Mercure et Vénus, dieux protecteurs de mon modeste atelier, lui envoient des tonnes d'excréments sur le visage !

Riant aux propos de l'artisan, Lucius tira sa mule et laissa son voisin à ses bougonnements. Il passa devant la rôtisserie d'Asselina, déjà à pied d'œuvre.

— *Salve*, Asselina ! Que la journée te soit profitable !

La femme leva la tête et lui fit un signe de main amical.

Après avoir longé la rue de l'Abondance jusqu'à la porte de Sarno et vidé toutes les amphores urinoirs, Lucius revint sur ses pas et transvasa sa première tournée dans la cuve qui alimentait les bacs des foulons ; après quoi il reprit son circuit, en direction du forum cette fois, en fit le tour, collecta les urines des amphores de la basilique, des différents temples qui se concentraient autour de la place. Par chance, il était passé avant son concurrent Karsax, qui travaillait pour Primus, un autre foulon de la cité.

Sous les arcades du forum, Sema, le maître d'école publique, dispensait son cours à une dizaine d'élèves assis sur des escabeaux pliants. Penchés sur leur

tablette de cire posée sur les genoux, stylet[5] en main, ils recopiaient leur leçon. Comme un habitué, le jeune Taxos se tenait debout, les pieds liés, exposé à l'humiliation publique.

— Qu'as-tu encore fait pour être puni ? demanda discrètement Lucius tout en transvasant l'amphore d'urines à côté de laquelle l'enfant se tenait.

— Je n'ai pas fait mes devoirs depuis plusieurs jours, et ce matin…

Le maître toussota et jeta à Lucius un regard dissuasif. Le garçon reposa l'amphore vide sur le sol et s'esquiva.

Il croisa Karsax devant le temple de la Fortune et instantanément les deux jeunes gens rivalisèrent d'agilité pour avoir la primeur des brocs. Tous les jours, ils se battaient ainsi pour vider les amphores sans col. Constatant que son concurrent avait déjà collecté les urines devant le sanctuaire des Lares Publics, Lucius décida de poursuivre sa route jusqu'aux thermes centraux. Mais le voyant faire, Karsax lui cria, pas peu fier de l'avoir devancé :

— Pas la peine, j'y suis déjà passé !

S'immobilisant, Lucius lui lança :

— Dors-tu la nuit ou sillonnes-tu la cité rien que pour me devancer ?

---

5. Stylo en métal, il possède une extrémité en pointe qui sert à écrire, et une plate pour aplanir la cire.

— Je suis plus rapide que toi, c'est tout ! ironisa l'autre.

Lucius empoigna à pleines mains la longe de son âne :

— Alors finis ta tournée ici, la caserne des gladiateurs est pour moi !

Karsax approuva par un ricanement triomphateur.

Lucius emprunta la rue des Augustales, ralentit devant la boulangerie de Modestus et, comme chaque matin, il jeta un coup d'œil dans l'arrière-cour. Bello-Bello lançait ses hi-han tandis qu'on l'attelait pour sa longue marche en cercle de la journée. Ne voyant pas Alba et n'osant entrer, il collecta son lot d'urines et se résolut à poursuivre sa route jusqu'à la caserne des gladiateurs ; au moins aurait-il le temps de saluer Héraclès.

Il transvasa le contenu des jarres urinoirs disposées en divers endroits du portique tout en admirant les gladiateurs accomplissant leurs exercices sur le terrain d'entraînement. D'une avancée en bois située au premier étage, Quintus, le laniste[6], surplombait les combats ; de là-haut il pouvait apprécier la perspective qu'auraient les spectateurs et mieux réfléchir à la mise

6. Le laniste, entraîneur professionnel, souvent un ancien gladiateur affranchi, recrute dans tout l'Empire de nouveaux combattants, les entraîne à se battre selon leur spécialité puis propose ou vend ses services au magistrat ou à l'empereur.

en scène des tableaux proposés. En coutumier des lieux, Lucius traversa la grande cuisine munie d'une cheminée géante à quatre feux, puis la pièce de dépôt des armes d'exercice où s'alignaient épées, casques, jambières, ceintures, protège-épaules, filets ; la cellule attenante, qui contenait les armures de parade, débouchait sur les latrines ; arrivé là, il s'acquitta de sa tâche.

Pris par la curiosité que lui avait inspirée la proposition de Trebius Valens, il se dirigea vers l'entrepôt où l'on rangeait les décors des jeux. Ursius, l'homme à tout faire, vint à sa rencontre, la jambe traînante. Pauvre Ursius : ancien gladiateur qui avait gagné de valeureux combats dans l'arène lui valant son nom Ursius – « fort comme l'ours » –, il avait vaincu des hommes aux muscles d'airain et même combattu des fauves venus des contrées les plus lointaines de l'Empire, dans des mises en scène spectaculaires. À ses heures de gloire, il avait joui d'une immense popularité et mis en transe les femmes de Pompéi ! De nombreux *graffiti* gravaient encore dans la pierre le souvenir de ses victoires et il n'était pas un enfant de la cité qui ne se fût pris, dans les jeux de glaive de rue, pour le grand Ursius.

Mais la déesse de la chance avait un jour détourné son regard du héros ; pas longtemps, non, juste le temps pour un autre champion d'arène de lui trancher

le jarret avant de lui porter un autre coup d'épée. La foule incrédule, qui avait parié sur la victoire du géant pompéien, s'était levée et, comme un seul homme, au moment où son héros à terre était en voie d'être achevé, avait levé le pouce : non ! Pompéi ne voulait pas voir mourir son brave combattant ! Les esclaves, masqués et déguisés en Orphée ou en Hadès selon la tradition, avaient accouru et avaient traîné le corps blessé dans le sable. Après les jeux, une foule s'était amassée devant le *spoliarium*, l'endroit où l'on transportait les corps des gladiateurs morts durant le combat, pour prendre des nouvelles du héros. Défait de son armure, recouvert de sang, Ursius était entouré du chirurgien et d'une couronne de soigneurs. De la porte, les Pompéiens n'avaient entendu que son souffle, tantôt gémissant, tantôt apaisé, sans rien voir…

Ursius ne recouvra jamais l'usage de sa jambe, ce qui mit un terme à sa carrière de gladiateur. Une forte solidarité s'était organisée autour de lui : grâce à l'argent gagné antérieurement, il avait pu acheter un petit appartement et vivre décemment pendant deux à trois années ; si ses combats avaient cessé de faire rêver les femmes, si les affiches avaient oublié son nom pour y voir figurer les derniers héros de l'amphithéâtre, si les enfants avaient renoncé, peu à peu, à jouer à être « fort comme l'ours » pour imiter

les nouveaux conquérants de l'arène, la chaîne de soutien ne s'était pas rompue. Réintégré à la caserne des gladiateurs, homme à tout faire, Ursius se chargeait autant du nettoyage des armes que de la réfection des décors tout en donnant, à l'occasion, quelque conseil de combat… Son visage portait la marque de nombreux coups, témoignages de son passé. Mais surtout, il avait gardé son nom d'arène : Ursius, « fort comme l'ours », et nul à Pompéi ne l'appelait autrement qu'ainsi…

Ursius chercha son trousseau de clés et, traînant la jambe comme un tronc mort, il accompagna Lucius jusqu'à la réserve.

Dans une aire souterraine s'entassaient arbres exotiques, fausses lianes, lanternes, masques, colonnes, statues et autres décors faits de chiffons amidonnés et peints, de calcaire taillé et coloré, de cire durcie, bien souvent abîmés par la rage des représentations. Lucius en admira la technique, les couleurs, les dessins. Toute cette débauche d'exotisme, là réunie, était magique à ses yeux ; peu à peu, des idées lui vinrent, qu'il imprégna dans sa tête. Satisfait, il retourna sur ses pas.

Son tonnelet rempli, le jeune garçon reposa la dernière amphore urinoir sur le sol et s'assit, loin du nuage de poussière, spectateur des exercices des combattants. Il reconnut aisément Héraclès, qui

Extrait de la publication

n'avait pas volé son nom. Lorsque le laniste ordonna la fin de l'entraînement, chacun alla se réhydrater à grandes goulées. L'ayant aperçu, Héraclès se dirigea vers lui, le salua avec entrain. Dans leurs échanges de nouvelles, Lucius évoqua le projet que lui avait confié Trebius Valens.

— Oh, j'ignorais que tu avais d'autres dons que ceux de ramasseur de pipi !

Ce n'était pas dit sur le ton de la moquerie, cela Lucius l'avait bien compris pour avoir discerné la simplicité dans le cœur du gladiateur.

Le soleil jetait ses reflets d'ambre sur les murs de la caserne ; les bruits des armes que l'on range, les rires des combattants, leurs discussions animées après une matinée d'exercices, résonnaient dans les pièces. Les odeurs de poisson et d'oignons frits couvrirent peu à peu celles de la sueur et de l'effort.

— Il faut que j'y aille ! lâcha enfin Lucius à contre-cœur.

Récupérant sa mule, il revint sur ses pas.

Dès qu'il franchit la grande arche de la foulonnerie et qu'il ne vit pas Beryllus, il chercha une explication dans les yeux de Lullo, qui devança sa question :

— Ne te voyant pas revenir, il a craint que tu ne sois parti « chasser les lions » tout seul… Lorsque je suis redescendu de la terrasse – le temps d'aller étendre le linge –, il avait encore disparu !

Le tonneau vidé, Lucius confia l'attelage à un commis et partit – une nouvelle fois – à la recherche de son frère.

Il commença par la boulangerie, là où Beryllus passait le plus clair de son temps à raconter sa journée à Bello-Bello. Ne l'y trouvant pas il remonta jusqu'à ce qui fut leur maison, près de la porte de Sarno, sans plus de résultat. Exaspéré, il revint sur ses pas, arpenta la cité, traversa le forum, espérant l'y trouver au milieu de la foule de badauds venus écouter les charlatans vanter les qualités de leurs drogues, quelque astrologue prédire l'avenir à un spectateur intéressé… Mais, si artisans et commerçants connaissaient tous Beryllus, personne ne l'avait vu récemment.

Où pouvait-il être ? La colère de Lucius monta.

Ses pas le conduisirent sur la berge, où les vagues venaient lécher la chapelure dorée de la plage. Au loin, dans le ciel rougeoyant, sur la croupe de la colline, les chênes-lièges se découpaient, immobiles et noirs.

Épuisé, Lucius s'assit sur le sable mouillé, écoutant le lancinant clapotis des vagues. De loin en loin parvenaient quelque aboiement de chien, les clochettes du bétail, des cris d'enfants ou ceux d'une mère réunissant sa marmaille. Sous les effets du soleil couchant, la surface de la mer semblait recouverte de glaives de cuivre. Glaives de cuivre… jeux… Les

animaux ! Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Trebius Valens avait évoqué une galère en partance pour Ostie. C'est sur le port que devait déambuler Beryllus, dans l'espoir insensé de voir des lions et des éléphants !

Mû par cette certitude, il s'y précipita.

Le quai était pratiquement désert, les commis ayant fini leur journée et les marins étant sans doute à la soupe. Sans peine, il reconnut le seul navire capable de transporter des animaux aussi imposants que des lions ou des hippopotames. N'apercevant pas son frère sur l'embarcadère, il emprunta la passerelle et monta à bord. Sur le pont s'entassaient les cages vides qui contiendraient les bêtes féroces ; il s'y faufila, appela son frère, sans résultat.

Une porte était ouverte, il s'y aventura ; elle menait à la cale, où s'entassaient cordages et marchandises à vendre ou à troquer à Ostie. Son frère était bien capable de trouver refuge dans des endroits aussi improbables !

— Beryllus ? où te caches-tu ?

Un bruit lui fit relever la tête. Il n'eut pas le temps d'esquiver un baril mal encastré, qui chut et l'assomma.

Un roulis le tira peu à peu de sa léthargie ; un filet de sang séché lui masquait en partie la vue, sa tête lui faisait horriblement mal, tout semblait remuer autour

Extrait de la publication

de lui. Lorsque Lucius se remit sur pied, il tituba encore, s'accrocha aux cordages, s'agrippa aux ballots, complètement sonné. Il mit du temps à réaliser que ce n'était pas tant sa tête qui tournait que la coque du navire qui tanguait… Il remonta et s'offrit au regard stupéfait des matelots qui actionnaient les voiles.

— Il sort d'où, celui-là ? demanda l'un d'eux.

Lorsque Lucius regarda l'horizon, il ne vit que de l'eau, de part et d'autre.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il, hébété.

— En route pour Ostie ! répondit un marin…

II. *Ostie*

Ides de juin, an 78

— Que se passe-t-il ici ? On n'arrive plus à s'entendre réfléchir.

L'homme qui venait d'interrompre les âpres discussions entre le capitaine de la galère et Lucius était un magistrat, reconnaissable à sa toge bordée de pourpre.

— Il y a un passager clandestin à bord, noble Julius Maïus.

Puis le capitaine passa le relais de la conversation au magistrat, lequel prit place sur le siège pliant qu'avait rapidement déplacé derrière lui un esclave.

Lucius, une fois encore, raconta les circonstances qui l'avaient conduit à bord, insista sur le souci qu'il se faisait à propos de son frère.

— Il m'a l'air sincère et, de toute manière, nous ne pouvons pas le jeter par-dessus bord, conclut l'homme à l'adresse du commandant du navire.

Extrait de la publication

— Et comment va-t-il payer son passage ? bougonna ce dernier.

Le magistrat toisa le jeune garçon avec calme avant de répondre :

— Il va s'acquitter de son dû en se mettant à mon service le temps du voyage, ensuite au tien jusqu'à son retour.

Puis, à l'adresse de Lucius :

— Qu'en dis-tu ?

Dépassé par le cours du destin, le jeune garçon haussa naïvement les épaules.

L'homme à la toge bordée de pourpre sourit enfin, dévoilant des dents jaunes et mal alignées, se tourna vers le capitaine pour lui demander sur un ton qui n'aurait essuyé aucun refus :

— Alors ? Qu'en penses-tu ?

Résigné, l'homme laissa tomber l'affaire et grogna un ordre aux marins, qui s'éparpillèrent pour regagner leur poste.

Le magistrat se leva et retourna vers la proue, immédiatement suivi par son esclave, siège en main. Lucius leur emboîta le pas.

— Qui est-ce ? murmura le jeune homme à l'esclave.

— C'est Julius Maïus, préfet de l'annone[7].

— Que faisait-il à Pompéi ?

7. Magistrat de Rome spécifiquement chargé de l'approvisionnement en blé.

L'homme se tourna brusquement, imposant le silence par son seul regard. En un geste bien rodé, l'esclave reposa le siège et son maître s'y assit. Après un long moment de silence, il demanda :

— Viens Lucius, assieds-toi et raconte-moi encore ton histoire…

Le passager clandestin s'assit sur un rouleau de cordages et répéta son aventure. Le préfet de l'annone ferma les yeux et, le visage offert à la brise, il ne bougea plus ; à un point de son discours, Lucius finit sa phrase dans un chuchotement, prêt à se relever.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? commanda la voix.

— Je… je croyais que tu t'étais assoupi, bafouilla le jeune Pompéien.

— Apprends à ne jamais te fier aux apparences, mon petit. Et sache que je pourrais te répéter mot pour mot ce que tu m'as dévoilé de ton expédition…

Le magistrat leva la main et, peu de temps plus tard, son esclave apparut, déplia une petite table devant son maître, qu'il garnit aussitôt d'une coupe de fruits, de pain et de fromage, de deux gobelets de voyage et d'un broc.

— Ton estomac grognasse autant qu'un ours en cage, mange !

Reconnaissant, Lucius se servit.

En regardant les voiles claquer au vent et la mer si lumineuse, le jeune homme réalisa pleinement ce

Extrait de la publication

qui lui arrivait : c'était la première fois qu'il prenait la mer et il allait voir de ses yeux le port de la capitale du monde. Jupiter, Mars et Minerve le gâtaient !

Après de longues journées de traversée, Lucius put poser son regard émerveillé sur la citadelle d'Ostie et le phare au long cou interminable. Il eut, une fois encore, une pensée pour Beryllus : comme il aurait voulu que son frère partageât son émotion devant un tel spectacle !

— Es-tu déjà venu jusqu'à la porte de Rome ? demanda Julius Maïus, qui se tenait à ses côtés et suivait comme lui les manœuvres de la galère entrant dans le port.

— Non et par Saturne jamais je n'aurais même pensé m'y rendre un jour ! répondit Lucius avec la plus grande fraîcheur.

— Sais-tu que le port d'Ostie est le plus grand après celui d'Alexandrie ? C'est ici qu'arrivent les cargaisons en provenance de tout l'Empire, ainsi que des provinces de Sicile, de Sardaigne, d'Afrique et d'Égypte ; puis elles sont acheminées à Rome par le fleuve Tibre.

Fasciné par les explications du magistrat, Lucius écoutait d'une oreille attentive tout en suivant les gestes des marins, qui avaient baissé la voilure pour œuvrer à force de rames afin de rapprocher le navire de la grève.

Lorsque le bâtiment s'immobilisa, les passagers, des marchands pour la plupart, s'amassèrent sur le pont avec leurs commis portant bagages, tandis qu'une nuée de matelots s'agglutinait sur le quai pour parer aux manœuvres de débarquement.

Les passerelles jetées, la galère commença à vomir les voyageurs sous le soleil accablant de juillet.

Julius rajusta un pan de sa toge.

— Nos routes se séparent ici et je le déplore car tu as été un fort agréable compagnon, conclut-il simplement.

« Déjà », pensa Lucius, qui lui aussi avait apprécié cette compagnie si instructive. Il jeta un coup d'œil à l'esclave qui attendait à deux pas, tenant tous les effets de voyage légers pour le confort de la traversée ainsi que le précieux sac de cuir à lanière contenant les inestimables rouleaux de comptes du magistrat.

— Que dois-je faire à présent ?

— Tu dois te mettre au service du capitaine comme c'était convenu… Que Junon et Jupiter te protègent, mon enfant.

Le préfet tendit une tablette de cire et un stylet à son compagnon de traversée improvisé.

— Tiens, cela te sera utile pour tes exercices de dessin.

Le jeune Pompéien attrapa timidement les objets, adressa au préfet un sourire reconnaissant, puis le

regarda s'éloigner et disparaître dans la foule. Il leva les yeux sur le pont, qui s'arrêtèrent sur le capitaine ; Lucius allait emprunter la passerelle pour le rejoindre à bord lorsque celui-ci lui cria :

— Non, attends en bas, j'arrive !

Pour ne pas déranger le va-et-vient des marins et des commis, le jeune garçon se plaça en retrait et s'assit sur un amas de troncs. Blé, céréales, bois, laine, marbre, amphores d'huile, de vin et de *garum* sortaient du ventre de la galère, s'entassaient sur une procession de chariots tirés par des bœufs, que l'on évacuait dès qu'ils étaient arrivés à complétude pour les remplacer par de nouveaux attelages à charger.

Plus loin, un autre navire déversait une cargaison d'esclaves enchaînés comme des colliers d'oignons, tout droit arrivés de la province romaine d'Afrique. Les quais étaient sécurisés par les légions romaines qui surveillaient le déchargement, gardaient les entrepôts où l'on stockait des denrées et accompagnaient les charrois de marchandises les plus précieuses.

Le capitaine arriva enfin, cria encore quelques ordres avant d'entraîner Lucius dans son sillage. Ensemble ils longèrent une enfilade d'officines des compagnies marchandes où se disputaient les échanges : sous les portiques, les marchands venus des différentes provinces y présentaient les échantillons de produits que d'autres achetaient en gros.

— Ne pouvant revenir en arrière, je n'avais donc d'autre choix que d'accomplir le périple jusqu'à Rome, guidée par l'espoir qu'avec le nom du préfet de l'annone j'aurais une chance de retrouver votre trace. Voilà comment je me retrouve ici !

Beryllus s'impatienta :

— Bon, ben vous compterez les pois chiches plus tard ! Pour le moment, je veux qu'on aille voir le plus grand théâtre du monde connu !

Ils rirent de la préoccupation dérisoire du jeune homme. Ensemble, ils se dirigèrent vers la porte San Sebastiano, qui s'ouvrait sur la capitale du monde, sur leur nouvelle vie…

Ce qui est vrai, ce qui est inventé

L'histoire de Pompéi
page 350

Un site exceptionnel
page 353

Les lieux
page 354

Carte de Pompéi
page 358

Les personnages
page 360

Le quotidien à Pompéi
page 368

Panem et circenses :
du pain et des jeux
page 373

L'histoire de Pompéi

Assise au cœur d'une région fertile de la baie de Naples, au pied du volcan Vésuve, Pompéi a été fondée vers le VII^e^ ou VIII^e^ siècle av. J.-C. ; la cité tire son nom du fait qu'elle résulte du regroupement de cinq villages osques (*pompaios* = cinq).

En 80 av. J.-C., la cité florissante attire les riches colons romains, qui s'installent dans de somptueuses villas. Pompéi s'agrandit et se développe dans tous les domaines grâce aux activités liées au commerce et au trafic maritime ; car, outre son climat et ses terres fertiles, la ville est située à l'embouchure du fleuve Sarno, ce qui en fait une route navigable alimentant les villes à l'intérieur des terres.

En 62 apr. J.-C. (date souvent évoquée dans le roman), Pompéi est victime d'un terrible tremblement de terre qui la détruit en grande partie. Même

si les travaux de restauration sont immédiatement entrepris, la priorité est donnée aux temples (comme celui d'Isis) et aux édifices privés, au détriment de nombreux bâtiments publics ou des maisons de la population la moins fortunée ; les maisons de ceux qui n'ont pas les moyens de reconstruire, comme celle des parents de Lucius et Beryllus, restent à terre.

Quelques années plus tard, un nouveau tremblement de terre, moins intense que le premier, fait peur aux habitants, qui quittent la ville après avoir bradé leurs habitations. Une nouvelle couche de population émerge après le départ des grandes fortunes et le rachat de leurs propriétés. Certains riches ruinés par les séismes, comme c'est le cas pour Julia Felix, restent à Pompéi mais transforment leurs grandes demeures en appartements qu'ils mettent en location.

Au moment où survient l'éruption fatale du 24 août 79, la cité compte entre douze et quinze mille habitants. Une grande partie des édifices publics n'est alors pas reconstruite.

L'éruption du Vésuve entraîne la destruction de Pompéi, Herculanum, Oplontis et Stabies, toutes proches, et fait plus de trente mille morts.

Pompéi est ensevelie sous une énorme couche de cendres, de lapilli et de lave allant de vingt à trente mètres. Les habitants trouvent la mort à l'intérieur même de leurs maisons ; quant à ceux qui ont fui vers

la mer, ils meurent étouffés par les émanations de gaz ou par l'air brûlant saturé de cendres. Enfin, la mer est aspirée puis « recrachée », comme le raconte le témoin dans le roman ; à l'époque, on ignore également ce qu'est un tsunami.

La chute de cendres dure du 24 au 27 août et pendant tout ce temps, on ne voit plus le soleil. Pline le Jeune raconte que, jusqu'à Misène, tout est comme couvert de neige en raison de l'épaisse couche de cendres blanches.

À NOTER

Les textes de Pline le Jeune fixent aux calendes de septembre (24 août 79) la date de l'éruption et cette date est celle retenue dans le roman. Toutefois, les indices révélés par les fouilles semblent indiquer que l'éruption a eu lieu en automne. Dans les maisons de Pompéi, les jarres de vin sont en effet scellées et les braseros allumés. Les corps des victimes portent des vêtements chauds et non des tuniques légères. Les fruits et légumes d'été sont déjà en conserve ; ceux d'automne sont frais et vendus dans les boutiques. De même, la découverte de pièces de monnaie à l'effigie de Titus, devenu empereur à la mort de son père Vespasien, confirme la datation d'octobre.

Si l'éruption a détruit entièrement la ville, elle l'a en même temps protégée des pillages et des ravages du temps pour nous donner le plus précieux témoignage de ce qu'étaient une cité de l'Empire romain et son quotidien, puisqu'on a mis au jour une ville surprise de plein fouet par l'éruption du Vésuve.

La cité, ensevelie sous une couche de cendres d'une vingtaine de mètres, est oubliée pendant plus de mille cinq cents ans, jusqu'aux travaux de creusement d'un canal entre 1594 et 1600, qui révèlent, par hasard, quelques édifices antiques auxquels on accorde en fait peu de prix.

C'est un siècle plus tard que des fouilles sont entreprises à Herculanum puis à Pompéi, qui est identifiée en 1763. Mais la finalité de ces fouilles est surtout de découvrir des objets précieux pour les collections particulières ou les musées ; on cherche ensuite à sauvegarder, autant que possible, l'intégrité des habitations (décorations murales, mosaïques, objets de la vie quotidienne).

Le nouveau roi de Naples, beau-frère de Napoléon I[er], relance l'intérêt des excavations sur le site (1808-1815). Mais là encore, on se préoccupe avant tout d'exhumer murs, œuvres d'art et objets du quotidien. Les corps des Pompéiens, emprisonnés dans les coulées de l'éruption, ne résistent pas aux

excavations et tombent en poussière. En fait, on n'a trouvé aucun moyen pour en sauver un seul.

La révolution arrive en 1860, avec Giuseppe Fiorelli et son idée tout simplement géniale : dès que l'on identifie une forme creuse, il verse du plâtre liquide par un petit orifice pour remplir les espaces vides laissés par la décomposition et c'est ainsi que des dizaines de corps humains, d'animaux, des arbres et des objets en bois sont restitués dans l'attitude même où la mort les a surpris.

Certains ont été déplacés (comme le fameux chien Orpheo) et sont désormais exposés à l'Antiquarium de Pompéi ou aux thermes de Stabies ; d'autres ont été laissés à l'endroit même où on les a découverts, et on peut donc toujours les y voir lors de la visite de ce site incomparable.

Par son état de conservation exceptionnel, Pompéi constitue un étonnant témoignage ponctuel de la civilisation romaine.

Les lieux

Les deux ***rues*** principales de Pompéi, en croix, sont :

La rue de ***l'Abondance***, qui traverse la cité d'est en ouest et relie le cœur de Pompéi à son port par la

porte Marine. Elle tient son nom d'une fontaine ornée d'une corne d'abondance. Après le tremblement de terre de l'an 62, le forum n'a pas été entièrement restauré et la rue de l'Abondance est devenue la plus commerçante de la cité.

La rue de ***Stabies***, qui coupe Pompéi du nord au sud.

La caserne des gladiateurs

Derrière la scène du Grand Théâtre, le quadriportique aux soixante-quatorze colonnes était initialement destiné aux spectateurs. Il leur permettait de se promener et de bavarder pendant les pauses du spectacle. Après le tremblement de terre de l'an 62, il est transformé en caserne de gladiateurs, car l'ancienne maison des gladiateurs rue de l'Abondance n'a pas été restaurée. On crée alors de nouvelles pièces, le long des portiques, pour loger les combattants et leur famille. À l'étage se trouve l'appartement du laniste, chargé de l'instruction des gladiateurs.

La maison des gladiateurs, faute de restauration, s'est totalement effondrée le 6 novembre 2010.

Le forum

Cœur de la vie politique et religieuse de la cité, le forum regroupe tous les édifices municipaux évoqués dans le roman.

Extrait de la publication

Les thermes

Les thermes du forum, constitués d'une partie réservée aux femmes et d'une autre destinée aux hommes, sont les seuls en fonction lors du tremblement de terre de l'an 62.

Les travaux d'élaboration des thermes centraux (au croisement de la rue Nola et de la rue de Stabies) ont été commencés après le tremblement de terre de l'an 62, mais ne sont pas achevés au moment de l'éruption du Vésuve.

La rue des Tombeaux (ou des Sépulcres), passée la porte d'Herculanum, au nord de la cité, constitue le cimetière le plus vaste et le plus fameux de Pompéi.

Les principales rues extra-urbaines qui relient Pompéi aux autres cités sont bordées, selon la coutume, aussi bien de tombeaux que de villas. On vient y profiter de la fraîcheur, à l'ombre des arbres, on s'y promène, on s'y assoit. C'est là que reposent les parents de Lucius et Beryllus et que s'effectuent les rites funéraires (Lémurales et Férales) destinés à honorer les morts.

À NOTER

Feralia *(21 février) est la fête en l'honneur des mânes. Comme on le voit dans le roman, pendant ces célébrations, des festins sont servis sur les tombes. Si les mânes (âmes*

Extrait de la publication

des morts) ne reçoivent pas les sacrifices qui leur sont dus (vin et sang), ils peuvent persécuter les impies sous la forme de lémures (ou larves), d'où la crainte de Beryllus.

Lemuria *(mi-mai) est l'autre fête des morts, destinée à conjurer les revenants.*

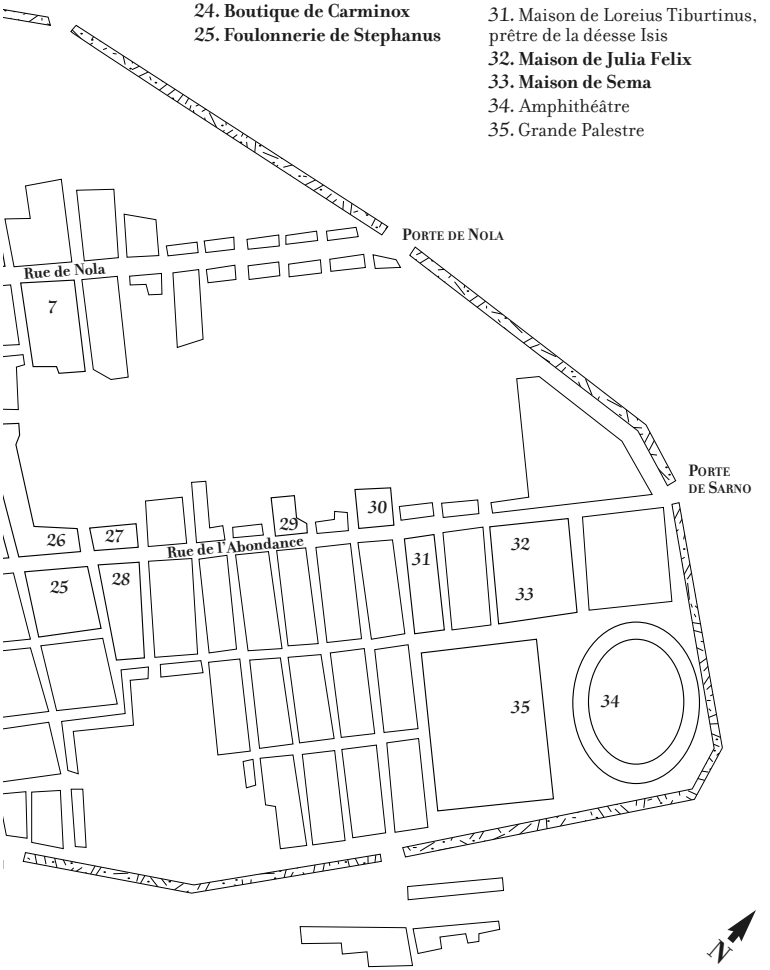
Un mot sur les ***Lares***, également présents dans le roman et qui étaient les dieux ou génies chargés de protéger chaque carrefour, maison et famille : les Lares sont considérés comme protecteurs de la famille, de la maison, du domaine. Il existait un temple public des Lares, mais chaque foyer disposait lui-même d'un autel. On pensait ainsi que les ancêtres, même disparus, gardaient une autorité morale sur le foyer qu'ils avaient fondé. On les représentait sous forme de statuettes de cire ou de bois, on leur offrait un sacrifice en les invoquant.

La ***Solfatare*** existe bel et bien et, selon certaines croyances, elle abritait effectivement l'entrée des enfers. C'est un volcan à fond plat de deux kilomètres de périmètre, situé à l'ouest de Naples, près de la ville de Pouzzoles. Son sol nu est recouvert de cendres et de soufre. Des fumerolles (vapeurs d'eau et soufre) jaillissent de la terre, dégageant en effet une odeur d'œuf pourri.

Pompéi

1. **Maison du chirurgien**
2. **Maison de Cuspius Pansa**
3. **Maison de Vesonius Primus (et du chien Orpheo !)**
4. Fontaine
5. **Maison du banquier Caecilius Jucundus**
6. **École de Julius Helenus**
7. **École de Potitus**
8. **Boulangerie de Modestus**
9. Temple de la Fortune
10. **Thermes du Forum**
11. Greniers du Forum
12. **Temple de Jupiter**
13. **Forum**
14. Macellum
15. Sanctuaire des Lares Publics
16. Temple d'Apollon
17. **Basilique**
18. Temple de Vénus
19. Administration publique

20. Grand Théâtre
21. Quadriportique des gladiateurs
22. Temple d'Isis
23. Forum triangulaire
24. Boutique de Carminox
25. Foulonnerie de Stephanus
26. Atelier de Verecundus
27. Rôtisserie d'Asselina
28. Maison du prêtre Amandus
29. Maison de Trebius Valens
30. Maison du moraliste
31. Maison de Loreius Tiburtinus, prêtre de la déesse Isis
32. Maison de Julia Felix
33. Maison de Sema
34. Amphithéâtre
35. Grande Palestre



Extrait de la publication

Si ***Lucius***, ***Beryllus*** et leurs compagnons de foulage portent des noms fictifs, ils occupent néanmoins les véritables postes d'une foulonnerie bien réelle, qui se situait rue de l'Abondance.

La *fullonica* de ***Stephanus*** (un affranchi qui portait bien ce nom et avait racheté cette maison pour la transformer en foulonnerie) est l'une des quatre blanchisseries de Pompéi et la mieux conservée. On y a retrouvé les corps de plusieurs personnes près du portail d'entrée. L'une d'elle tenait en main une cassette contenant près de 1 090 sesterces… Peut-être s'agit-il de Stephanus lui-même ?

On peut voir au musée de Naples un pilier qui détaille une à une toutes les étapes du travail des foulons tel que décrit dans le roman.

Verecundus, leur voisin d'en face, a lui aussi existé ; dans son atelier, on fabriquait des étoffes, des objets de feutre et des vêtements. C'est sur la façade de sa boutique que l'on a découvert une célèbre peinture représentant Vénus, sur un char tiré par quatre éléphants.

La rôtisserie (ou *thermopolium*) d'***Assellina*** – qui en fait s'appelait Asellina – est également voisine de la

foulonnerie de Stephanus. On y a trouvé la fameuse lampe mentionnée dans le récit ; posée sur le comptoir, elle avait pour fonction d'éloigner le mauvais œil.

Le *thermopolium* (il y en a beaucoup à Pompéi) est une sorte de traiteur qui sert des repas et boissons chaudes à toute heure. Les plats, préparés le matin, sont conservés dans les *dolia* (des jarres encastrées dans la maçonnerie du typique comptoir en équerre).

À NOTER

Le nom d'Assellina apparaît plusieurs fois sur les murs de la cité.

Alba est un personnage fictif, mais la boulangerie de ***Modestus***, dans laquelle elle est employée, est bien réelle et se situe rue des Augustales. La plaque portant l'inscription « *Hic habitat felicitas* » (« C'est ici qu'habite le bonheur ») y a été extraite lors des fouilles. Par ailleurs, même si son nom n'est pas passé à la postérité, un âne actionnait bien la meule !

Vesonius Primus, le riche propriétaire d'Orpheo, est gestionnaire d'une teinturerie. Candidat à l'élection, son nom apparaît sur une affiche électorale. C'est dans son domicile qu'a été découvert un chien enchaîné pour l'éternité, dont on peut voir le moulage dans l'Antiquarium.

Marcus Lucretius Fronto, membre d'une des familles les plus en vue de Pompéi, a bien été candidat aux dernières élections de la cité. De nombreuses affiches évoquent cet homme, qualifié d'honorable et modeste. Bien que de petite dimension, son habitat possède des décorations parmi les plus raffinées.

Paquius Proculus est juge à Pompéi. C'est devant sa porte que Lucius perd connaissance. La mosaïque humoristique qu'aperçoit Lucius en revenant à lui est encore visible de nos jours. On y surprend un âne écroulé sous le poids qu'il transporte, entouré de deux hommes s'efforçant de le relever, l'un le tirant par les oreilles, l'autre par la queue. La mosaïque qui couvre le sol du vestibule est elle aussi conservée : elle figure un chien enchaîné, avec l'avertissement « *cave canem* » (« gare au chien »).

Le prêtre ***Amandus***, que Lucius consulte après l'arrestation de son frère, est également un personnage réel. Neuf personnes ont trouvé la mort dans sa maison lors de l'éruption.

Le domicile de ***Trebius Valens*** est reconnaissable à sa décoration à damiers dans le péristyle. Il devait être utilisé pour l'affichage public, étant donné le

grand nombre d'affiches qui couvrent ses murs (plusieurs programmes électoraux et trois annonces de spectacles). Par ailleurs, le nom de Trebius Valens apparaît onze fois sur des panneaux électoraux et d'autres types d'affiches.

C'est sans doute suite au séisme qui a secoué Pompéi en l'an 62 que la riche propriétaire ***Julia Felix*** a découpé et loué une grande partie de sa demeure, ainsi que ses bains privés, en appartements et en magasins. On a retrouvé un avis de location sur le mur du bâtiment (conservé au musée de Naples). Dans son jardin, on peut voir les moulages de plusieurs victimes de l'éruption du Vésuve. L'une d'elles est une femme fuyant avec un coffret rempli de bijoux. Peut-être s'agit-il de Julia Felix elle-même ?

On a décelé chez ***Scalus***, le chirurgien, une série d'instruments chirurgicaux, dont plusieurs sont encore en usage de nos jours : ciseaux, scalpels, ventouses, spatules, lancettes, tenailles (musée de Naples). On a également mis au jour l'inscription « *EME HABEBIS* » (« Si tu paies, tu auras »), gravée sur deux plaques.

Scalus pratique dans le roman une transfusion sanguine. ***Hérophile,*** qui a vécu au III^e^ siècle av. J.-C., est le véritable créateur de l'anatomie, le premier à

pratiquer la dissection du cerveau ; il démontre que les artères contiennent du sang (et non pas de l'air) ; il décrit les différents organes…

À NOTER

Chez les Égyptiens, on pratiquait déjà le « don de sang » et le Traité d'anatomie *d'Hérophile en fait mention. On utilise néanmoins du sang animal, notamment de porc ou d'agneau (il faut attendre 1818 pour que les premières transfusions de sang humain soient expérimentées). Toutefois, les médecins soignant les gladiateurs étant amenés à de nouvelles expériences, on peut concevoir la scène de cette transfusion dans le roman. En effet, grâce aux gladiateurs, les médecins ont réalisé de grands progrès. Ainsi* **Galien**, *médecin grec né à Pergame en 129, a-t-il commencé sa carrière en soignant les gladiateurs blessés. Après quatre années à leurs côtés, il a acquis une grande expérience du corps humain et pratiqué des opérations audacieuses (surtout au cerveau et aux yeux). Il est devenu le médecin des Romains les plus illustres, dont l'empereur.*

Cuspius Pansa se représente au poste d'édile. À l'instar de celle de Julia Felix, sa maison, très imposante, a été partagée en plusieurs petits appartements à louer, avec entrées indépendantes.

Lucius Caecilius Jucundus est effectivement banquier et possède une très belle villa. Des tablettes de cire (sans doute des reçus) ont été retrouvées dans son coffre ; il n'en reste la plupart du temps que le cadre, la cire ayant fondu, ainsi que les bijoux mentionnés dans le roman.

Sema enseigne sous le portique du forum, son nom y est en effet mentionné (il existait cependant d'autres écoles en plein air). Lors des leçons, l'instituteur est assis sur une chaise, les élèves sur des escabeaux pliants ou directement dans les escaliers et écrivent sur leurs genoux, parfois protégés des intempéries par une tenture. L'anecdote relative au clou, dont il se sert pour avoir donné son stylet à un écolier, est réelle.

Julius Helenus est un maître privé. Il fait l'école à domicile et enseigne notamment Cicéron et Virgile, la poésie et la rhétorique et assure des répétitions.

Potitus enseigne dans une pièce de la maison dite « du centenaire » à une quinzaine d'élèves. C'est son cours que Lucius interrompt. L'endroit est fidèlement décrit dans le roman.

Taxos, l'éternel puni, est un personnage imaginaire, qui illustre la sanction la plus courante menaçant les mauvais élèves (*compedes)* : attaché par les pieds et les mains, souvent à un piquet, l'élève est exposé à l'humiliation publique.

Il existe cependant deux autres types de châtiment. La *ferula* consiste en un coup de férule (tige) sur les doigts, en cas de manquement ou d'erreur. C*atomidiare*, punition la plus lourde, est infligée à coups de fouet sur les reins de l'élève fautif, maintenu par deux de ses camarades (on en voit une représentation sur l'un des murs de la villa de Julia Felix).

Vespasien est empereur de 69 à 79. Il meurt en juin, deux mois avant l'éruption du Vésuve, et c'est son fils ***Titus*** qui lui succède. On doit à cet empereur la fameuse formule : « L'argent n'a pas d'odeur. » En effet, voyant les foulons se servir des urines pour leurs ateliers, Vespasien décide de mettre un impôt sur les urines ; humilié, son fils Titus lui rapporte un jour les blâmes du peuple à ce sujet. Vespasien lui met une poignée de pièces sous le nez et lui demande quelle odeur elles ont. « Aucune », répond Titus. Et Vespasien de rétorquer : « Tu vois ? L'argent n'a pas d'odeur ! »

Lors de l'éruption du Vésuve, **Pline l'Ancien**, général et naturaliste, commande la flotte romaine stationnée à Misène. En bon scientifique, au moment de l'éruption (on ignore à cette époque ce qu'est un volcan), il se précipite pour étudier le phénomène et pour secourir la population locale par la mer. Mais il périt sur la plage de Stabies, étouffé par l'air épaissi de cendres.

Son neveu **Pline le Jeune**, âgé de dix-sept ans, aurait dû l'accompagner. Contraint de finir un devoir imposé par son oncle, il demeure à Misène, ce qui lui sauve la vie. C'est grâce à une lettre envoyée par Pline le Jeune à son ami Tacite que l'on sait ce qui est advenu ce funeste jour.

Julius Maïus, que Lucius rencontre sur le navire l'emmenant à Ostie, est réellement préfet de l'annone de Rome et porte bien ce nom. Il est en charge de l'approvisionnement en blé de tout l'Empire.

Spartacus est un gladiateur qui s'évade avec une trentaine de compagnons et appelle d'autres esclaves à se révolter. Sept mille hommes le suivent. Cette armée se retranche réellement sur les flancs du Vésuve. Traqués par Crassus, Spartacus et ses partisans décident de fuir par la mer. Trahis par les pirates qui devaient les emporter, Spartacus et six mille esclaves sont crucifiés le long de la *via* Appia (d'où la question de Beryllus).

On parle ***trois langues*** à Pompéi :

Le ***latin*** est la langue officielle.

Le ***grec*** est la langue des personnes cultivées, d'une part parce qu'elle est nécessaire pour lire les classiques, d'autre part parce que les meilleurs enseignants sont grecs.

L'***osque*** est la langue parlée par les familles riches refusant de s'assimiler aux Romains. C'est un cousin lointain du latin. Son alphabet est inspiré de l'étrusque (lui-même inspiré de l'alphabet grec). Si le vocabulaire possède une similitude avec le latin, il a ses mots propres. Ce sont les tribus venues s'implanter dans la partie centre et sud de l'Italie qui l'ont importé bien avant la domination romaine. Ainsi, les peuples ne voulant pas se soumettre à cette domination, même si le latin est la langue officielle, continuent à parler la langue de leurs ancêtres. L'osque a peu à peu disparu après le 1er siècle.

L'***école*** n'est pas obligatoire. Voici les différentes étapes de l'enseignement romain, pour ceux qui y ont accès :

7 ans : école primaire, où l'on apprend à lire, écrire, compter.

Extrait de la publication

11 ans : école secondaire où l'on étudie les rudiments de toutes les autres disciplines.

16 ans : coïncide avec le passage de l'adolescence à l'âge adulte (toge virile) ; enseignement supérieur, étude du droit, de la rhétorique, de l'art oratoire ou d'une spécialité.

À NOTER

La journée d'étude dure de cinq à six heures. À la sortie de classe, tous les élèves vont aux thermes.

La journée est ponctuée par ***trois repas*** :

Le ***jentaculum***, pris au lever du soleil, est constitué de pain frotté d'ail, de fromage et d'un verre d'eau pour les plus modestes. Chez les patriciens, on déjeune plus copieusement : de pain, de miel, de lait, de fruits, d'olives et d'œufs.

Le ***prandium*** : la journée de travail ne s'interrompant pas, on prend un repas rapide vers midi, souvent debout. Ce repas est frugal ; on finit généralement les restes de la veille.

La ***cena*** : repas principal, qui se prend après la journée de travail et le passage aux thermes.

Le ***garum*** est le condiment de base de la cuisine. Il est produit par macération de certains poissons dans de l'eau salée, au soleil ; il existe plusieurs qualités de

Extrait de la publication

garum : la fleur de fleur, à base de thon, de maquereau de Carthagène et de murène, est destinée à la table des riches (mille sesterces la barrique de 6,5 litres environ) et fait dire à Pline qu'« aucun produit liquide ne possède de valeur plus élevée, le parfum mis à part ».

Pour les plus pauvres, on fait macérer dans la saumure tout ce qui tombe sous la main : des poissons de moindre qualité, très petits ou peu comestibles, des huîtres, des oursins, des orties de mer, et souvent le résidu qui reste lorsque l'on a recueilli le *garum*.

À NOTER

La conserverie de garum *d'Umbricius Scaurus est la plus importante de Pompéi.*

La région autour de Pompéi est un ***paradis agricole***. Elle compte des vignes, des oliviers, des céréales, des légumes variés et du fourrage, des plantes aromatiques, du lin, du chanvre, du genêt qui procurent les fibres d'origine végétale. On y élève le mouton, qui fournit à l'industrie textile une indispensable matière première, mais aussi des chèvres, qui donnent lait et fromage, et des abeilles. L'emplacement en bord de mer permet l'arrivage du poisson frais. Grâce à son port, Pompéi est une ville florissante qui exporte de nombreux produits (vin, *garum*, tuiles, laine…).

À NOTER

Samedi est jour de marché, mais toute la semaine de nombreux colporteurs assurent le ravitaillement de la ville.

Campagnes électorales

Dans le roman, nous sommes en pleine période de renouvellement des magistratures municipales (justice, gouvernement de la cité, fonctionnement municipal).

Pour la campagne électorale, on favorise l'utilisation des inscriptions murales ou « affiches », écrites à la main et reproduites en plusieurs exemplaires. Elles sont placardées partout où l'on trouve un support, sans respect pour les édifices publics ou privés, les monuments religieux ou les tombes. Les candidats organisent des jeux et des banquets, passent leurs journées aux thermes, aux latrines publiques, pour tenter d'y récolter quelques voix. On courtise par ailleurs les corporations de métiers (on le voit avec les muletiers dans le roman), car celles-ci sont puissantes.

L'élection se déroule démocratiquement, comme de nos jours. Le bulletin de vote est une tablette de cire sur laquelle l'électeur inscrit le nom de ses candidats aux différents postes de la cité. Après le dépouillement et le décompte des voix, un magistrat proclame les résultats. Si deux candidats arrivent à

égalité, l'homme marié l'emporte sur le célibataire ; si les deux sont mariés, on privilégie celui qui a le plus d'enfants ; s'ils en ont le même nombre, celui qui a le plus de fils l'emporte.

À NOTER

Même si elles n'ont pas le droit de vote, les femmes sont toujours considérées par les candidats parce qu'elles peuvent influencer leur entourage.

Les affiches et graffiti

Les ***affiches*** (ou inscriptions officielles) traitent des élections, des sentences des tribunaux, des nouvelles légales, etc. Æmilius tient l'échoppe la plus réputée de Pompéi. Le *scriptorium* est un « bureau d'affichage » qui emploie des ouvriers : en premier lieu, un *dealbator*, juché sur une échelle, qui blanchit la partie du mur à utiliser. Cela se fait la nuit en raison de la circulation. Puis le *scriptor* vient y écrire le texte à l'encre rouge ou noire. Aucun mur n'est épargné, pas même les tombeaux ou les maisons des particuliers.

Les ***graffiti***, réalisés par tout un chacun, sont apposés à l'encre ou gravés à l'aide d'une pointe ou d'un clou. Dans la langue latine, *graffiti* est le pluriel de *graffito* et ne prend pas de "s". Le "s" a été ajouté par la francisation.

À NOTER

Tous les graffiti mentionnés dans le roman sont authentiques. Dans Pompéi, les propos les plus antagonistes s'entrecroisent. Ainsi, « Élisez édile Caius Cuspius Pansa, il est digne des charges publiques. C'est Saturninus et ses écoliers qui vous le demandent » *va côtoyer* « Nous avons pissé au lit. Si tu demandes pourquoi : il n'y avait pas de pot de chambre » *ou encore* « Passant, ne pisse pas sur ce tumulus, les ossements de l'homme enterré ici t'en supplient ».

Panem et circenses : du pain et des jeux

Lorsque l'on parle des jeux du cirque, on évoque surtout les gladiateurs. Pourtant, les **chasses** (*venationes*) revêtent une importance majeure. Ces combats dans les arènes sont la cause principale de l'extermination de milliers d'animaux et de l'extinction de certaines espèces, telles que les éléphants et les lions en Afrique du Nord, ou les hippopotames en Basse-Égypte.

Pour exemples :

Titus, qui succède à Vespasien, sacrifie neuf mille bêtes lors de l'inauguration du Colisée.

Pour le millénaire de la fondation de Rome, une semaine de jeux a raison de dix tigres, soixante lions, trente léopards, trente-deux éléphants, dix élans, dix hyènes, six hippopotames, un rhinocéros, dix girafes, vingt onagres, quarante chevaux sauvages, et une infinité d'animaux de diverses espèces (sans compter les combats de mille couples de gladiateurs) !

Pour l'anniversaire de sa sœur Drusilla, Caligula offre deux jours de jeux durant lesquels sont massacrés cinq cents ours et cinq cents fauves (lions et panthères).

Trajan, pour célébrer son triomphe contre les Daces, organise cent vingt jours de jeux : onze mille animaux sont sacrifiés.

Pour inaugurer son théâtre, Pompée fait massacrer plusieurs centaines de lions, de panthères et autres animaux exotiques, en deux jours seulement.

Pour célébrer son triomphe, l'empereur Probus assiste au massacre de mille daims, mille cerfs, mille autruches et mille sangliers.

Pour acheminer les bêtes, la légion est mobilisée dans tout l'Empire. On considère alors que c'est un excellent exercice militaire et les légionnaires les plus doués deviennent des chasseurs spécialisés. Capturées, les bêtes sont transportées dans des caisses sur des milliers de kilomètres et Ostie devient

la plaque tournante de cet approvisionnement. Arrivés là, les animaux sont parqués dans des enclos pour reprendre des forces et s'acclimater. Ils sont aussi préparés aux jeux (on leur apprend notamment à manger de la chair humaine). En raison des conditions de transport, des naufrages, de la maladie, un grand nombre ne survit pas au voyage.

À NOTER

Les animaux atteignent des prix astronomiques (par exemple, un lion coûte 125 000 deniers[30] !). De fait, les jeux peuvent coûter l'équivalent de plusieurs millions d'euros.

Les jeux se succédant à un rythme élevé, le public est avide de nouveautés. On peaufine alors la mise en scène des spectacles, pour mieux surprendre. Par ailleurs, les animaux morts dans l'arène sont dépecés, cuits et offerts au public.

À NOTER

Pour neutraliser les odeurs, des brûle-parfum sont répartis dans les arènes et les esclaves vaporisent directement des senteurs sur les notables. Les hommes qui combattent les

30. La solde de base d'un soldat est de 225 deniers par an, donc un lion vaut 556 années de solde d'un soldat ! *Voir aussi la note n° 25 page 252.*

bêtes (les bestiaires) sont considérés comme la plus basse catégorie de combattants.

En 301, un édit de l'empereur Dioclétien interdit les venationes *ou massacres d'animaux.*

Le combat des gladiateurs

L'origine du combat de gladiature remonte aux Étrusques avec le jeu du Phersu, qu'une fresque de la tombe des Augures à Tarquinia représente. Un condamné, entièrement nu, la tête enveloppée dans un sac, pourvu d'une massue, est livré aux assauts d'un chien furieux. On fait également combattre deux hommes entre eux, soit des prisonniers de guerre, soit deux condamnés. Ces affrontements sont organisés à titre privé, notamment à l'occasion de funérailles, le sang versé devant apaiser les mânes.

Ces combats deviennent des spectacles en soi et, étant donné la demande toujours croissante, Delos devient la plaque tournante des prisonniers de guerre, comme Ostie l'est pour les fauves.

On parle dans le roman de la *damnatio ad ludum* : un criminel condamné par un tribunal peut avoir le choix entre les travaux forcés dans les carrières, le supplice de la croix ou les jeux.

Celui qui choisit de se battre dans les arènes jouit d'un avantage : s'il survit au combat durant trois

années, sa peine peut être commuée. S'il est souvent victorieux, il peut même être gracié. Certains y voient une reconversion et deviennent combattants professionnels, gardes du corps ou lanistes.

À NOTER

On a tort de croire que les gladiateurs ne sont que des esclaves ou des condamnés. Ce sont souvent des combattants professionnels, des hommes libres qui suivent un entraînement rigoureux et apprennent à se battre en fonction de leur spécialité. Ils se déplacent et se « vendent » selon leur vouloir, comme le montre le personnage d'Héraclès dans le roman. Suivant le rythme des combats, les gladiateurs voyagent d'un bout à l'autre de l'Empire.

Les femmes descendent elles aussi dans l'arène et sont autant glorifiées que les hommes. Leur première apparition est attestée sous Néron, Suétone en parle dans ses Vies des douze Césars *(l'empereur Domitien les fait mettre en scène), et une inscription retrouvée à Pompéi parle de ces* gladiatrix*. C'est l'empereur Septime Sévère qui a permis ces types de combats, mais il a également fini par les interdire (en 200 apr. J.-C.).*

Une fois un contrat signé, ils sont liés à un homme : le laniste, souvent lui-même un ancien gladiateur, qui recrute dans tout l'Empire de nouveaux combattants, libres ou captifs. Après avoir entraîné ses hommes dans une école

de combat (le ludus*), il propose et vend ses services soit à l'empereur, soit au magistrat désireux d'organiser des jeux.*

Ces hommes lui ayant coûté très cher, le laniste les ménage. Il n'y a pas de mise à mort systématique pour le perdant comme on pourrait le croire. Le laniste (son nom dérive de lanius*, le boucher) est très mal considéré.*

Les meilleurs gladiateurs deviennent de vrais héros, portent des noms d'arène (**Ursius** et **Héraclès** ont réellement existé) et disposent de leur « fan club » : les parieurs, les enfants, les femmes qui leur tombent dans les bras, l'estime de l'empereur. Ils amassent beaucoup d'argent et ont un niveau de vie correct, même si leur espérance de vie est précaire (elle ne dépasse souvent pas les trente ans).

Ces gladiateurs ont le droit de faire venir leur femme pour vivre avec elle dans la caserne, sont autorisés à posséder des animaux familiers et sont de repos tous les samedis… Un métier comme un autre, donc !

À NOTER

Une grande solidarité existe dans la corporation. Si un gladiateur meurt et qu'il n'a pas de famille, il est enterré aux frais de ses compagnons.

Le soir précédant les combats a lieu un banquet : ***la cena libera***. C'est en quelque sorte le « dernier repas du condamné » et l'on paie pour s'asseoir à la table des combattants du lendemain. D'autres convives restent debout et considèrent ce repas comme un spectacle, pariant parfois sur l'un ou l'autre des gladiateurs.

Quant aux combats de gladiateurs, ils sont définitivement interdits et supprimés par un édit de l'empereur Honorius en 404 apr. J.-C.

Extrait de la publication

Table des chapitres

I. Pompéi 5
9e année du règne de Vespasien
Calendes de mai, an 78

II. Ostie 31
Ides de juin, an 78

III. Le retour 63
Calendes de septembre, an 78

IV. Solidarités 86
Ides d'octobre, an 78

V. Le doigt du destin 109
Cinq jours avant les calendes de novembre, an 78

VI. La porte des Enfers 131
Calendes de novembre, an 78

VII. L'œil du Temps 164
Calendes de décembre, an 78

VIII. Les lèvres d'Alba 196
Ides de février, an 79

IX. Mox-Mox 228
Calendes d'avril, an 79

X. Un beau sacrifice 254
Calendes de juillet, an 79

XI. Les derniers jeux 288
Ides de juillet, an 79

XII. La prédiction de Pluton 315
Calendes d'août, an 79

Annexes 349

Anne Pouget est historienne, spécialiste du Moyen Âge. Depuis son premier titre, *Le Fabuleux Voyage de Benjamin*, qui a reçu le Prix du roman pour enfant en 1994, elle continue de publier des livres tant pour la jeunesse que pour les adultes et anime des ateliers de recherche et d'écriture dans les écoles.

Extrait de la publication

Du même auteur
Aux éditions Casterman

Collection Romans
Les Énigmes du vampire

Les Brumes de Montfaucon
Prix du Roman jeunesse du ministère de la Jeunesse et des Sports, 2005
Prix NRP Collèges, 2005
Prix Val Cérou sur l'univers médiéval, 2006
Prix du Roman jeunesse de la ville d'Aumale, 2006

Inch'Allah ! Si Dieu le veut !

Le Mystère des pierres

Les Derniers jeux de Pompéi
Sélection du ministère de l'Éducation nationale (6e)

Extrait de la publication